

Alban GAUTIER, *Le Festin dans l'Angleterre anglo-saxonne (V^e-XI^e siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, 280 pp. (Histoire).

Cet ouvrage est issu de la thèse de doctorat qu'Alban Gautier a soutenue à l'Université Charles-de-Gaulle – Lille 3 en 2004. Il ne constitue cependant qu'une version réduite de ce travail initial, que pour des raisons éditoriales l'auteur a choisi de centrer sur le festin aristocratique. On est de prime abord frappé par la gageure que représente un tel travail, sujet original et périlleux, du fait notamment des difficultés posées par des sources a priori rares pour une telle étude, mais surtout fragmentaires et d'interprétation délicate comme peut l'être la poésie vieil-anglaise.

C'est pourquoi dans deux chapitres introductifs l'auteur s'attache à montrer la légitimité de son sujet. Prenant en compte les apports de la sociologie et de l'anthropologie, il se propose de mettre en avant les implications politiques et sociales du festin – terme qu'il préfère à celui de banquet – dans l'Angleterre anglo-saxonne, de son origine à la conquête normande. Pour ce faire, A. Gautier ne néglige aucun type de source. La poésie héroïque vieil-anglaise est au centre de son étude, en particulier le célèbre et difficile *Beowulf*, qui contient quatre récits de festins et constitue le véritable fil conducteur de l'ouvrage. La pertinence du corpus poétique anglo-saxon pour aborder l'histoire du festin est évaluée à l'aune d'une grande diversité de sources complémentaires. La littérature vernaculaire vieil-anglaise (homélies, *Chronique anglo-saxonne*, *Colloques* d'Aelfric...) mais aussi la littérature latine produite en Angleterre (œuvres de Bède le Vénérable, lettres d'Alcuin, chroniques et textes hagiographiques...) permettent ainsi de discuter les données extraites des œuvres poétiques. Néanmoins c'est le croisement méticuleux de la poésie avec les apports de l'archéologie (trous de poteaux des grands halls, vestiges funéraires) qui constitue l'un des grands mérites de ce travail. Au total des sources nombreuses mais de natures très diverses, et bien souvent lacunaires.

Le travail de fond s'ouvre, avec le chapitre III, sur les temporalités du festin. Après avoir souligné que les repas festifs sont organisés de préférence le dimanche et lors des mois d'hiver et de printemps, l'auteur aborde la question de leurs motivations. Un baptême, le scellement d'une alliance (les deux vont souvent de paire), un décès ou la commémoration de la mort d'un personnage de marque, enfin des noces et leur confirmation qui permet la

« réassurance » de l'alliance entre deux groupes, sont les prétextes les plus fréquents à la tenue d'un festin.

A. Gautier examine dans le chapitre suivant les personnes impliquées dans ces repas. « Le festin aristocratique est réservé aux aristocrates » (p. 108). Son accès est limité à quelques privilégiés, ce qui permet d'abord de souligner la hiérarchie. Différents grands personnages sont à même d'offrir un tel repas, mais qu'il soit le dispensateur ou l'invité du festin, le roi doit se montrer régulièrement à table. Festoyer constitue un mode de gouvernement, et l'attitude du maître au cours de ces réjouissances est à même de distinguer le bon du mauvais prince. A ce titre, le roi apparaît comme l'hôte par excellence : il donne un festin à ses hommes en échange de leur service et de leur fidélité. La table a donc pour rôle de contractualiser les relations entre le chef et ses guerriers dans un système de don – contre-don. C'est aussi par le festin que les Anglo-Saxons accueillent et honorent particulièrement un nouveau venu, comme l'est Beowulf à Heorot.

La tenue d'un festin nécessite cependant la présence d'un personnel qui ne se recrute pas uniquement dans les rangs de l'aristocratie. Si les officiers de bouche comme le sénéchal ou le bouteiller sont des personnages de prestige du fait de leur proximité avec le prince, et appartiennent à la frange moyenne de la noblesse, des serviteurs non nobles sont également présents : des cuisiniers, particulièrement modestes puisqu'il s'agit d'esclaves et de non libres, ainsi que des musiciens.

Le chapitre V consacré aux lieux du festin constitue le cœur de l'ouvrage. Dans une société anglo-saxonne « formatée par le festin » (p. 120), puisqu'il en est la principale forme de sociabilité, le cadre essentiel d'exercice du pouvoir et le lieu autorisant l'ascension sociale, le grand hall est un lieu emblématique. Il représente l'alpha et l'oméga de la vie du guerrier, au point que la poésie développe ce que l'auteur appelle une « mystique du hall ». Par la confrontation minutieuse de la poésie et de l'archéologie – environ trente sites mis au jour correspondent au hall tel qu'il est défini dans le corpus poétique – l'auteur parvient à donner une description précise de ce grand bâtiment rectangulaire à la construction soignée et à en retracer l'évolution architecturale. Le grand hall de Yeavinger, datant du VII^e siècle, est pour A. Gautier l'équivalent archéologique du hall poétique.

Le chapitre s'achève sur les conditions d'émergence, dès la fin du VI^e siècle, de ce bâtiment d'un nouveau type qu'est le hall. L'auteur rejette l'idée d'un apport continental, et voit dans l'apparition de cet édifice la synthèse locale de traditions romaines et bretonnes. De

création brittonique, le hall gagne ses lettres de noblesse dans l'espace anglo-saxon, répondant aux nécessités politico-sociales de la fin du VI^e siècle, à savoir polariser les aristocraties guerrières de royaumes aux dimensions réduites.

Le chapitre VI intitulé « A table ! » est une invitation à suivre le déroulement des festins à l'intérieur du hall. Cependant les préoccupations alimentaires sont souvent déçues du fait du silence des sources. La nourriture, prise au cours de la première partie du festin, est totalement absente de la documentation. L'essentiel du repas consiste, dans un deuxième temps, en une longue beuverie. Parmi les boissons consommées dans le hall (bière, cervoise, *beor*), l'hydromel est le breuvage emblématique du festin : il symbolise la dette du guerrier envers le seigneur qui l'a nourri. C'est donc moins le contenu du repas que les pratiques politico-sociales qui intéressent les sources. Celles-ci permettent à l'auteur de reconstituer des plans de table et de mettre en évidence les querelles de préséances à l'œuvre au cours des banquets, dans une hiérarchie sans cesse remodelée par l'échange de défis ou des jeux plus ou moins violents. Au final le festin prenant place dans le hall est le moment où coexistent des activités pacifiques et verticales placées sous l'égide du roi (dons alimentaires ou non, défis, musique) et des activités compétitives et horizontales entre guerriers. L'ultime chapitre permet à l'auteur de retracer les évolutions de sept siècles de festins et de culture du hall, de l'émergence au VI^e siècle au « classicisme » du VII^e voire VIII^e siècle, pour terminer sur les survivances qui perdurent jusqu'à la conquête normande.

L'ouvrage d'A. Gautier comble donc une lacune dans un haut Moyen Âge où l'histoire de l'alimentation fait souvent figure de parent pauvre. Les problématiques abordées sont incontournables pour qui veut traiter de la question du banquet, quelle qu'en soit l'époque. Mais on l'aura compris, son travail va bien au-delà des strictes questions alimentaires. En privilégiant les aspects politiques et sociaux du festin, l'auteur sonde le cœur de la société anglo-saxonne, et apporte des éléments nouveaux à des questions anciennes telles que la datation du *Beowulf* ou la connaissance du hall et de sa culture. Ce faisant, il contribue encore un peu plus au bien-fondé d'une discipline pour la légitimité de laquelle Jean-Louis Flandrin et Bruno Laurioux en France ont déjà beaucoup œuvré.

Yann MOREL